

Bad Lieutenant: Port of Call New Orleans **Un vrai-faux film**

Bad Lieutenant: Port of Call New Orleans — États-Unis 2009,
121 minutes

Sami Gnaba

Numéro 264, janvier–février 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63403ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gnaba, S. (2010). *Bad Lieutenant: Port of Call New Orleans* : un vrai-faux film / *Bad Lieutenant: Port of Call New Orleans* — États-Unis 2009, 121 minutes. *Séquences*, (264), 49–49.

Bad Lieutenant: Port of Call New Orleans

Un vrai-faux film

La dernière offrande de Werner Herzog n'entretient presque aucune ressemblance avec l'œuvre culte créée par Abel Ferrara, sinon son titre. Il faudrait une belle dose d'aveuglement pour soutenir l'idée du remake. Malgré la prestation enflammée de Nicolas Cage (enfin délivré de l'ineptie des dernières années), Herzog signe avec **Bad Lieutenant: Port of Call New Orleans** une œuvre mineure, surtout ambiguë.

SAMI GNABA

Si l'y a quelque chose qu'on observe dans le cinéma de Herzog, c'est bel et bien cet entêtement, cette constance, à explorer des horizons inconnus. Au fil d'une filmographie sans pareille, inégale, ce dernier se sera fait un arpenteur, un portraitiste irréfutable d'une humanité dominée par les forces mystérieuses et le conflit, au bord du gouffre. «Chaque homme est un abîme», annonçait déjà **Woyzeck**. Et son dernier opus ne fait guère exception. Dans **Bad Lieutenant**, un pastiche, souvent confus, du polar, Herzog se penche sur le matériel original de Ferrara pour finalement nous en proposer une tout autre interprétation. Libre (croit-on), brodée et adaptée selon sa propre subjectivité, comme l'attestent par exemple ces plans insolites d'iguanes, ou cette scène géniale «d'une âme dansante» sur l'air d'un vieux blues.

Du décor étouffant et nocturne des rues de New York (dans l'original), on passe, ici, à celui de la Nouvelle-Orléans et de ses ruines, juste après le passage de l'ouragan Katrina. Malheureusement, on constate très vite que Herzog se prête mal au jeu de la relecture. De cette dégradation spirituelle, humaine et morale rongant le protagoniste (prodigieusement amenée par Harvey Keitel chez Ferrara, un tour de force absolu), le réalisateur allemand n'en extraira que les grandes lignes, les gestes les plus apparents, voire superflus. Puisque même si le désenchantement et la perte de l'homme demeurent des questions communes aux deux films, le traitement laborieux proposé par Herzog se révélera tout autre, n'héritant en rien de cette grandeur et de cette maîtrise qui marquaient l'œuvre de Ferrara. Envahi par une sécheresse poétique évidente, donnant l'impression d'avoir été tourné telle une pure formalité, **Bad Lieutenant** témoigne d'une lassitude *extraordinaire*. Les conditions et les critères du genre sont certainement exhibés, mais le manque de conviction et de consistance dans la mise en scène laisse franchement incrédule.

Arrivés au plan final, celui de Cage assis en position asilaire, complètement défoncé, le regard béat, une hypothèse alors s'offre à nous. Là encore, comparer les deux films est nécessaire. Chez Ferrara, le lieutenant passait inévitablement par la mort, sa déchéance ne pouvant qu'être endiguée ainsi. En revanche, chez Herzog, il y aura une éventuelle rédemption, un *happy end* donc, aussi mince soit-il (un élément parmi d'autres pour pointer le très large écart entre les deux versions). Quoi de mieux que l'amour d'une ex-putain au cœur tendre (et une descendance prochaine) pour racheter la bonne vieille morale (logique) hollywoodienne? C'est précisément là qu'on saisit la pleine teneur des intentions du cinéaste, l'effet extrême de leur ironie. L'hypothèse est celle-ci:

Herzog n'en veut plus, de son film, car – présume-t-on – il ne lui appartient pas, ou plus. À ses yeux, il ne représente rien de plus qu'une réponse à un malentendu, la mise en images d'un échec. Peut-être même la marque d'un dégoût.



Le désenchantement et la perte de l'homme

On peut présumer qu'en cours de tournage Herzog a compris que son film ne serait pas le fruit d'une réelle collaboration ou même d'une vision artistique telle qu'il l'entendait. Mais qu'il ne s'agissait en fait de rien d'autre que d'une opération financière, d'une transaction de plus pour le producteur Edward R. Pressman (producteur de l'original également) et peut-être pour Nic Cage, impatients de regarnir leurs coffres. Au diable donc la vision d'artiste. Le cinéma, à Hollywood, ne l'oublions pas, c'est l'art du commerce. Que restait-il alors pour Herzog à faire sinon de dynamiter le tout, de le saboter. Autrement dit, de jouer la carte de l'académisme le plus *cheap* possible. De se frotter à la bassesse hollywoodienne; de purifier l'aversion suscitée par son antihéros sous les effluves d'une apparente rédemption, d'avancer de détour narratif en détour narratif pour finalement narguer son spectateur l'instant d'un dénouement improbable, hilarant et déroutant, dans lequel le protagoniste trouverait le salut comme par magie auprès de tout le monde (brillant cas de *détournement* de film). Un vrai-faux film, **Bad Lieutenant**? Pourquoi pas. La ligne séparant le documentaire de la fiction a toujours été sensible, brouillée chez Herzog. Vu ainsi, par sa forme trompeuse, **Bad Lieutenant** gagne en intérêt (vérité?). On peut presque entendre Herzog, en hors-champ, se tordre de rire, fier de sa petite vengeance.

■ États-Unis 2009, 121 minutes — Réal. : Werner Herzog — Scén. : William M. Finkelstein — Images : Peter Zeitlinger. — Mont. : Joe Bini — Mus. : Mark Isham — Son : Jay Meagher — Dir. art. : Toby Corbett — Cost. : Jill Newell — Int. : Nicolas Cage (Terence), Val Kilmer (Stevie), Eva Mendes (Frankie), Denzel Whitaker (Daryl) — Prod. : Edward R. Pressman, Nicolas Cage, Stephen Belafonte, Randall Emmett — Dist. : SVbiz.